

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Band: - (1996)
Heft: 1-2

Artikel: Lectures de Wittgenstein : de la frénésie théorique au respect du style
Autor: Maillard, Pierre-Yves
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870263>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LECTURES DE WITTGENSTEIN DE LA FRÉNÉSIE THÉORIQUE AU RESPECT DU STYLE

Ecrire dans le style qu'il faut, c'est mettre une voiture directement sur les rails¹.

Il existe une sorte de mythe au sujet de l'œuvre de Wittgenstein, selon lequel elle laisserait quelque chose à «résoudre», comme s'il restait à en trouver la clé, à en restituer le sens simple et clair, cette chose identique dissimulée par l'aspect divers et fragmenté de ce texte particulier, où Wittgenstein lui-même n'aurait pas voulu, pas pu, pas su tout dire. C'est de cette croyance que nous voulons parler dans cet article, évaluée à partir de quelques exemples liés à l'ouvrage marquant de Saül Kripke (*Wittgenstein: On Rules and Private Language*), considéré comme le modèle d'une lecture théorique de l'œuvre de Wittgenstein.

I

Dans sa lecture de l'œuvre tardive de Wittgenstein², Kripke privilégie immédiatement un champ sémantique balisé par les termes «*basic*» et «*ground*». Sa recherche se présente comme une «exposition élémentaire» du «thème central» de cette philosophie. «Elémentaire» et «central» nous situent clairement dans cette ligne de lecture particulière. Il ne s'agit pas vraiment d'un commentaire, encore moins d'une exégèse des recherches de Wittgenstein. Les «thèmes» (*topics*) les plus connus, le matériel le plus important relatif

1. Ludwig WITTGENSTEIN, *Remarques philosophiques*, Paris: N.R.F., Gallimard, 1975, remarque 50.

2. Saül KRIPKE, *Wittgenstein, on Rules and Private Language, an Elementary Exposition*, New-York: Basil Blackwell, Oxford, 1982.

à la «philosophie de l'esprit» (*philosophy of mind*) sont à peine considérés. L'auteur espère seulement que toutes ces matières se trouveront éclaircies par la compréhension qu'il propose de cette œuvre, sous la forme d'une mise à jour de sa problématique centrale.

Paradoxalement, Kripke se propose de laisser de côté les § 243 et suivants des *Investigations*, qui présentent, admet-on généralement, la discussion dite du «langage privé». Il pense que ces sections deviendront plus claires si elles sont lues à la lumière de l'«argument» principal situé avant ce § 243. Ce ne sont en effet pour lui que des illustrations d'une problématique générale. Toute l'Introduction reprend cette dualité entre «problème principal» et «exemplification»; elle l'étend alors à l'ensemble de la pensée tardive de Wittgenstein.

En même temps qu'il présente le sens de son travail, son orientation et sa valeur, Kripke est attentif au public qui pourrait le lire. Outre les spécialistes, ceux qui entrent dans l'œuvre de Wittgenstein peuvent y trouver un intérêt, une clé de lecture. Il s'agirait pour des étudiants de considérer le «paradoxe wittgensteinien», de le sentir intuitivement et d'y confronter les solutions philosophiques, que Kripke présente comme inopérantes. Nous avons là la première mention d'un paradoxe chez Wittgenstein, donné comme le problème central, par lequel on devrait entrer dans cette philosophie.

L'introduction met en scène une «révélation». Après des années d'erreur, le problème du langage privé chez Wittgenstein apparaît à l'auteur, dans toute sa portée. La difficulté devient alors de «formuler la position évasive de Wittgenstein dans une argumentation claire». Tout nous est présenté comme si le texte du philosophe viennois renfermait un noyau fondamental et le recouvrait comme une coque. Il s'agit de faire venir l'objet à la lumière, de lui donner vie et autonomie. Kripke dit même clairement que le sens de cet essai est de développer l'argumentation «dans sa propre voie³». Nous devrions ensuite revenir au texte des *Investigations* et voir si elles se trouvent illuminées par cette démarche.

Une telle approche, soutenue par cette dynamique de l'élucidation, a une dimension structurante. Elle remet en question le découpage superficiel que les commentaires traditionnels ont appliqué sur les *Investigations*. Ainsi, en l'occurrence, l'argumentation sur le langage privé ne serait plus à situer dans les § 243 et suivants, mais déjà au § 202. Selon Kripke, il ne s'agit pas là d'une anticipation sur un développement ultérieur, mais bien du traitement du problème crucial lui-

3. *Ibid.*, p. 2, note 2.

même. Le reste n'est qu'exemplification, reprise variée et multiforme du même raisonnement central.

Même si l'œuvre [de Wittgenstein] n'est pas présentée sous la forme d'une discussion avec des thèses comme conclusions, le même fond est couvert de façon répétée, depuis le point de vue de divers cas spéciaux et sous différents angles, avec l'espoir que le processus entier aidera le lecteur à voir les problèmes correctement⁴.

Revenir sur le même fond, occuper un terrain toujours identique de manière toujours différente, tel est le mouvement fondateur, selon Kripke, de la pensée wittgensteinienne dans les *Investigations*. Il y aurait ainsi un *pôle central*, deux «lieux» qui le reçoivent (la philosophie de l'esprit et les mathématiques) et une variété de problèmes particuliers où il est mis à l'épreuve.

Le premier paragraphe de la page 3 du livre de Kripke est construit tout entier sur une opposition systématique entre les notions de fondement et d'exemplification. Nous pouvons y compter notamment sept occurrences du terme «basic» et quelques autres du même champ sémantique. L'*essentialité* est la caractérisation principale du problème que Kripke entend développer dans son travail. Il en fait en outre une formulation dans la «terminologie humienne», présentant son objet de base comme un «paradoxe sceptique» auquel répondrait une «solution sceptique»⁵.

Synthétiquement, il y a donc dans les *Investigations*, toujours selon le point de vue de Kripke, une problématique centrale, située aux § 201 et 202. Ce qui précède est considéré comme un dégagement de la conception du langage du *Tractatus* et ce qui suit est le développement, le questionnement, la mise à l'épreuve, sous une pluralité de formes, de cette problématique centrale.

Autant dans sa préface que dans son introduction, Kripke s'interroge sur le rapport qu'il entretient avec sa source, Wittgenstein. Quelle violence fait-il à ce texte si particulier, diffus et fragmenté, pour aller dégager le paradoxe sceptique fondamental ? «Essayer de présenter précisément l'argumentation de Wittgenstein est à certains égards la falsifier⁶.» L'aveu est de Kripke lui-même. Il ajoute que Wittgenstein probablement n'aurait pas approuvé certaines de ses formulations.

4. *Ibid.*, p. 3.

5. *Ibid.*, p. 4.

6. *Ibid.*, p. 5.

Il n'y aurait donc dans le travail présenté, finalement, ni la problématique de Wittgenstein, ni celle de Kripke, mais plus exactement celle de Wittgenstein, «comme elle a frappé Kripke».

L'écriture du philosophe autrichien, comprise au sens large comme sa façon de penser, est abandonnée par Kripke comme une simple écorce. Ce «style philosophique» tient, pour une grande part, à la nature du sujet. Mais il est à interpréter surtout comme une «préférence stylistique et littéraire», un «penchant pour un certain degré d'obscurité». Or selon Kripke, c'est le sujet en lui-même qui est important ; il s'agit donc de le faire venir à jour clairement ; d'accomplir ce que Wittgenstein n'a fait qu'esquisser.

II

J'ai peu de sympathie pour l'opinion, parfois soutenue au nom de Wittgenstein, que tout essai théorétique serait dans l'erreur. La philosophie tardive de Wittgenstein est d'une importance fondamentale ; elle est aussi radicalement incomplète⁷.

Kripke travaille aussi d'une certaine façon selon cette idée que l'on peut poursuivre, systématiser la philosophie de Wittgenstein. Et ceux qui vont l'affronter ou le soutenir seront dans le même champ que lui, où les thèses s'additionnent et se combattent. (Tant que l'on reste sur ce terrain — théorique — force est d'ailleurs de constater que la position de Kripke résiste solidement à ses contradicteurs.)

III

Notre propos n'est pas ici de mettre à l'épreuve la thèse de Saül Kripke. Il nous importe plutôt de considérer l'attitude philosophique qu'elle suppose et de constater par un détour vers l'imposant débat que cette analyse a suscité dans la critique wittgensteinienne contemporaine à quel point cette attitude est répandue. Sans prétendre faire une synthèse, ni un compte-rendu des diverses participations à la controverse, il nous paraît intéressant de faire état de certaines caractéristiques, manières d'écrire ou de penser, propres à ce «débat philosophique».

7. Robert J. FOGELIN, *Wittgenstein*, London : Routledge & Kegan Ltd, 1976.

Avant de faire l'une de ces choses, il vaut la peine de poser la question concernant la façon dont le travail de Wittgenstein devrait être discuté. Wittgenstein a fait des réflexions explicites au sujet de la nature et de la possibilité de la philosophie (le besoin de rassembler des aide-mémoire [*reminders*], la difficulté d'avancer ou de discuter des thèses en philosophie, etc.). Et lui-même a évité l'exposition linéaire et systématique en faveur de la méthode aphoristique, en zig-zag [*criss cross*]. L'effet de cela est souvent de mettre les éventuels commentateurs en difficulté quand ils essaient d'extraire les «vues de Wittgenstein», sous la forme d'une argumentation systématique. Cette tentative ne révèle-t-elle pas qu'ils n'ont pas réellement compris le point important? Devrait-on continuer seulement dans la même voie d'apparence cryptique que Wittgenstein adoptait lui-même? Ou ne devrait-on pas simplement renoncer à la philosophie? [...]

Une réaction commune chez ceux qui écrivent sur Wittgenstein est de faire une révérence préalable devant ces problèmes, puis de continuer sans plus les considérer. Mc Ginn ne fait pas exception. Il parle des intentions de Wittgenstein comme «thérapeutiques» et de sa façon d'avancer la conception d'un sujet sans «nous amener depuis des prémisses jusqu'à des conclusions à la manière habituelle», mais «en montrant des thèmes aux articulations appropriées». Mais immédiatement après, il identifie quatre thèses auxquelles Wittgenstein aimerait que nous adhérions et depuis là il discute des arguments pour et contre ces thèses dans ce qui nous semble être «la manière habituelle»⁸.

C'est avec ces considérations que Jane Heal commence son article sur... un livre de Mc Ginn, qui traite de celui de Kripke, qui interprète l'œuvre de Wittgenstein. La réflexion concerne la difficulté d'écrire sur la philosophie de Wittgenstein, mais aussi la façon dont cette difficulté devient un thème de la critique wittgensteinienne. La démarche est bien réglée : il faut d'abord accomplir un détour par les «commandements» de Wittgenstein sur la philosophie ; on peut ensuite les enfreindre en toute quiétude et passer aux choses sérieuses : l'exposition systématique et la discussion de ses thèses.

Jane Heal dénonce ce procédé, qu'elle reproche à Mc Ginn et à la majorité de ceux qui écrivent sur Wittgenstein. Selon elle, le problème de la façon de discuter l'œuvre de Wittgenstein doit être résolu avant d'entamer une analyse. C'est ce qu'elle fait, en un paragraphe.

8. Jane HEAL, «Wittgenstein, Kripke & Meaning», *The Philosophical Quarterly*, (1986) p. 413-19.

La conclusion sera que l'«on ne trahit pas Wittgenstein (ou ce que l'on comprend de sa pensée) en essayant une exposition systématique des arguments auxquels nous sommes amenés en lisant ses écrits» et que «si notre impulsion intellectuelle honnête, confrontée avec les écrits de Wittgenstein, est de s'asseoir et d'essayer d'extraire et de dire ce qu'ils signifient, alors il serait plutôt hypocrite de ne pas le faire.»

«Comment lire et discuter l'œuvre de Wittgenstein», et au-delà «comment pratiquer la philosophie», ces «thèmes» sont traités en préambule, de façon pour le moins énergique et expéditive, par Jane Heal. Elle peut ensuite se mettre à discuter à son tour les thèses de Mc Ginn, exposer des prémisses et tirer des conclusions sur la «matière» en question. Mc Ginn aura raison sur certains points et tort sur d'autres ; globalement Kripke sera plus proche de l'esprit de Wittgenstein. Les démonstrations s'enchaînent selon les schémas rhétoriques classiques ; elles reposent tantôt sur des citations du texte de Wittgenstein, prises comme argument d'autorité, ou bien elles se développent indépendamment du texte, sur la base de ce que l'on pourrait appeler l'expérience commune.

Deux effets de rejet à l'infini sont intéressants dans ce texte. D'une part, il se situe lui-même comme troisième élément d'une série de réflexions critiques ayant pour source l'œuvre de Wittgenstein. Ainsi les points de vue s'additionnent et se mélangent ; les thèses sont confrontées les unes aux autres ; elles sont réorganisées selon l'objectif de la dernière intervenante, en attendant qu'un suivant ne vienne à son tour défaire et refaire le nœud. Devant cette superposition de couches critiques, l'impression se renforce que nous ne sommes pas confrontés, en l'occurrence, aux textes de Wittgenstein, Kripke, Mc Ginn etc., mais bien à un problème philosophique, à un objet d'étude quasi-scientifique, que chaque apport est censé éclaircir un peu plus.

D'autre part, le texte de Wittgenstein, son caractère anti-théorique sont aussi, comme thème, soumis à un amusant effet de rejet répété. Les premiers auteurs commencent par admettre qu'il ne faudrait pas exposer la pensée de Wittgenstein (ni aucune autre peut-être) sous une forme théorique, avant de se lancer quand même... dans une exposition théorique de la pensée de Wittgenstein ; puis au niveau suivant, Jane Heal reproche aux commentateurs précédents cette contradiction, avant de régler le problème en quelques lignes et de se mettre à son tour à discuter les thèses précédentes, trancher parmi elles et apporter les siennes. L'exercice peut être répété à l'infini, théoriquement du moins...

Depuis la parution du travail de Kripke, les «papers» des revues philosophiques et de nombreux livres se multiplient autour de ce que certains appellent «la question du langage privé» ou d'autres, plus globalement, «Wittgenstein et la signification». Tous ces écrits sont étroitement reliés par un code de citationnalité et s'exposent dans des modes, selon des normes très proches. Le texte de Wittgenstein, considéré généralement comme la source du problème, reçoit pourtant des statuts qui varient selon les auteurs et souvent même au cours d'une même réflexion. Soit on s'y réfère comme à une autorité, soit on le laisse de côté parce que trop connu, soit on dit qu'il est erroné ou incomplet. Quel est alors, dans ces derniers cas, le critère selon lequel on tranche parmi les thèses ?

Je me propose dans ce qui suit d'examiner, pour les confronter, deux interprétations que l'on a données de ces passages et de leur rapport à la discussion du problème du langage privé. La première revient à prêter à Wittgenstein une conception, qui a été appelée «sociale» ou «communautaire», d'après laquelle suivre une règle présuppose l'appartenance à une communauté d'individus qui *partagent* la règle (se l'enseignent les uns aux autres, approuvent ou critiquent mutuellement leurs comportements en recourant à la règle, etc.). Cette interprétation a été défendue entre autres par N. Malcolm, R. Fogelin et S. Kripke. D'après une seconde interprétation, due à G. P. Baker et P. M. S. Hacker, Wittgenstein souscrirait plutôt à une conception «individualiste» des règles : d'après cet autre point de vue, on pourrait concevoir une règle suivie par une seule personne (à laquelle elle seule se conformerait), en dehors de toute référence à une communauté (à la condition toutefois qu'elle *puisse* être partagée par d'autres individus). A chacune de ces interprétations correspond une lecture particulière de la discussion du problème du langage privé. Mon but, entre autres, sera de défendre une version de l'«interprétation communautaire» (l'interprétation qui attribue à Wittgenstein une conception communautaire des règles) qui tienne compte des objections qui lui ont été adressées du point de vue de l'interprétation opposée («l'interprétation individualiste»). Je commencerai par un rappel du contenu des paragraphes 143 à 242 (section I). J'exposerai ensuite les deux interprétations (section II et III) et, finalement (section IV), j'esquisserai une variante de l'«interprétation communautaire» qui, je pense, représente une alternative plausible aux deux premières⁹.

9. Denis SAUVÉ, «Règles et langage privé chez Wittgenstein : deux interprétations», *Philosophiques* (printemps 1990), p. 45-70.

En même temps qu'il expose le programme de sa recherche, Sauvé opère une division au sein de la littérature critique qui s'est développée sur le texte de Wittgenstein concernant les règles et la signification. Deux écoles sont distinguées et définies en une parenthèse chacune. L'auteur se situe dans la ligne d'un débat déjà bien engagé ; il annonce sa position en appui de l'une des deux thèses, qu'il entend rendre «plausible», par une compréhension synthétique des étapes du débat et par des réponses aux arguments pertinents des adversaires.

Considérons l'image qui est donnée du texte de Wittgenstein dans ce passage. Dans sa première section, Sauvé entend proposer un «rapport du contenu des paragraphes 143 à 242». Il y aurait donc *un contenu* de ces paragraphes, qui n'aurait besoin que d'être rappelé, qui est donc généralement connu. Le débat tourne autour de la conception de Wittgenstein sur le fonctionnement des règles, on discute «interprétation» contre «interprétation», mais, par ailleurs, tout nous est présenté comme si *ce* qu'a dit Wittgenstein, le fond de son œuvre avaient une signification claire et admise par tous. Est-ce que le «contenu des paragraphes 143 à 242» n'est pas justement tout le problème en l'occurrence ?

Encore une fois, l'*objet* de la discussion dépasse le cadre du texte wittgensteinien. Sans que cela soit clair, sans que les niveaux soient distingués, il s'agit autant de trouver ce qu'a dit Wittgenstein que la vérité sur la question des règles et du langage privé. Cette critique wittgensteinienne que nous décrivons suppose et construit, en même temps, et sans sembler savoir toujours exactement ce qu'elle fait, une (des) théorie(s) de la signification, et une lecture du philosophe autrichien. Parfois, et cela souvent dans le même texte, on prend l'adversaire en défaut pour ne pas avoir compris Wittgenstein, parfois pour ne pas être dans le vrai, en général. Selon une attitude, Wittgenstein est l'objet d'investigation et fait autorité, selon l'autre, il n'est qu'un moment dans l'élaboration d'une théorie véritable de la signification.

IV

Mais alors est-il sensé de parler d'une théorie wittgensteinienne de la signification ?¹⁰

10. Eros CORAZZA, «Signification et compréhension. Quelques remarques à partir du cahier brun», in *Wittgenstein analysé*, éd. J. Chambon, Nîmes : 1993, p. 126-63.

Après avoir montré en quoi Wittgenstein s'oppose à plusieurs théories de la signification, dont celle de Frege, et après avoir contesté certaines interprétations de Wittgenstein (celles de Goldman et de Kripke notamment) Eros Corazza en vient à se poser cette question cruciale. Pourtant à son tour il élude la réflexion à laquelle nous invite le texte de Wittgenstein pour nous présenter non pas directement une théorie wittgensteinienne de la signification, mais affirmer qu'il y a des «présupposés» de la «théorie de la référence directe» que Wittgenstein «ne refuserait probablement pas»...

On pourrait se demander devant cette prudente spéculation quel peut bien être l'intérêt de supposer que Wittgenstein aurait pu ne pas désapprouver certains points de cette théorie contemporaine de la signification. La réponse à cette question tient probablement à cette sorte d'obstination — qui domine dans la critique wittgensteinienne — à vouloir associer le nom du philosophe viennois à une entreprise théorique.

En l'occurrence, le point commun que Eros Corazza met en évidence pour proposer cette assimilation partielle est la notion de relation «interne» ou «directe», fonctionnant «sans la médiation d'un sens», qui serait proche chez un Kaplan ou un Mill (théoriciens de la référence directe) de celle que Wittgenstein décrit entre règle et application ou entre signe et signification en général.

La méthode analogique en philosophie permet parfois d'apporter une lumière nouvelle sur une pensée. Mais il arrive souvent que par la recherche obstinée de points communs, on en vienne à une lecture pauvre des textes abordés, dont il s'agit alors de réduire tout ce qui ne sert pas l'analogie à un statut inférieur, inessentiel ou accidentel. Pour ce qui concerne Wittgenstein, l'inessentiel qu'écartent les critiques est systématiquement la pratique particulière du discours philosophique qu'il propose, de même que tous les appels que contiennent ses écrits à une nouvelle méthode non-théorique en philosophie, à un style neuf. Tout ce que dit Wittgenstein sur la philosophie et tout ce qu'il montre par l'extrême attention accordée à l'énonciation — c'est-à-dire à l'élaboration — de sa pensée revient à présenter la méthode philosophique classique, qualifiée souvent de dogmatique ou de théorique, comme un obstacle à la clarification du fonctionnement du langage.

L'ancien style, celui qui pose des «thèses» et entend les «démontrer», révèle une conception où le langage ne serait que le véhicule neutre de la pensée qui s'élaborerait «au-dessus» de lui, hors de son influence. C'est aussi cette conception qui, investie de toutes les dis-

inctions métaphysiques, présente l'essence du langage comme consistant à désigner des objets. Distinct de la pensée et du monde, le langage pourrait donc, selon la conception et le style philosophique mis en question par Wittgenstein, être soumis à une investigation de type scientifique, au sens où il peut devenir un objet de connaissance pour le scientifique, à savoir celui dont la tâche est d'émettre des (hypo)thèses et de les démontrer.

Au début des *Investigations*, Wittgenstein présente la conception du langage produite par ce mode pensée comme «une image particulière de l'essence du langage». Retenons le terme «image» qui indique que ce que le philosophe peut faire de mieux, selon Wittgenstein, c'est de proposer des images — ou des paradigmes — propres à mettre en évidence par jeu de comparaison le fonctionnement de notre langage. Or cette image classique du langage est présentée tout au long de la tradition philosophique comme l'essence réelle du langage; elle nous aveugle et nous ramène toujours au même type d'exposition et de pseudo-résolution de ce que nous croyons être des «problèmes philosophiques».

V

Il est peut-être dans la nature d'avoir quelque chose à dire au sujet de la philosophie tardive de Wittgenstein que de ne pas être sûr que ce soit la peine de le dire, ou nécessaire de le dire, ou de se demander si cela a peut-être déjà été dit, peut-être dans les propres mots de Wittgenstein. (Il me semble que Roger Albritton et Saül Kripke, dans leurs remarques sur les *Investigations*, au congrès sur Wittgenstein à London, Ontario, au printemps 1976, ont exprimé des sentiments similaires en introduction avant de répéter des idées dont chacun signala qu'il les avait acquises depuis plus de dix ans). Je pense qu'on sentira d'autant plus fortement cette incertitude qu'on appréciera combien la forme que prend l'œuvre de Wittgenstein est non-arbitraire, qu'elle n'est pas obstinée d'elle-même, pour ne pas s'être donné un moule plus systématique (ou plus justement: pour s'être donné un moule différemment systématique). De là on sentira à la fois que Wittgenstein s'est exprimé lui-même aussi bien qu'il peut être exprimé, et pourtant qu'il y a quelque chose qu'il n'a pas ou ne pouvait pas exprimer¹¹.

11. Stanley CAVELL, *The Claim of Reason*, New-York: Oxford U.P., 1979, p. XVI.

J'ai considéré les *Investigations*, plus encore, je suppose, que tout autre œuvre de ce siècle, comme étant pour moi paradigmatique de la philosophie. Cela a signifié, de même que pour ce qui suit, vivre avec le son des *Investigations*, assujetti à leur son. Trouver une certaine liberté par rapport à ce son était dès lors nécessaire si j'entendais sentir que je trouvais ma voie vers une investigation de mes propres préoccupations. Ceci signifia, en pratique, découvrir des façons d'écrire que je puisse reconnaître comme parfois des extensions — de là parfois des reniements — de celle de Wittgenstein [...] ¹².

Les préoccupations de Stanley Cavell, riches de vingt-cinq ans d'études et de recherches sur et avec la pensée de Wittgenstein, nous indiquent que la difficulté de lire et de comprendre la philosophie de Wittgenstein est à résoudre dans la recherche — jamais aboutie probablement — d'une manière d'écrire de la philosophie, que cette difficulté s'étend d'autant plus que nous appréhendons le caractère propre de la philosophie de Wittgenstein, et que pour Cavell *cette* philosophie, et les difficultés qu'elle ouvre, est «paradigmatique» de *la* philosophie. (Nous voyons au passage, comme une ironie du sort, que Kripke a partagé, pour un temps au moins, ces difficultés — c'est d'ailleurs peut-être de ces années de doute qu'il tient la solidité de sa position.)

VI

1 — Nos clairs et simples jeux de langage ne sont pas des études préparatoires pour une réglementation future du langage — pour ainsi dire de premières approximations, ignorant le frottement et la résistance de l'air. Les jeux de langage se présentent plutôt comme des *objets de comparaison* qui sont destinés à éclairer les conditions de notre langage par des similitudes et des dissimilitudes.

2 — Nous ne saurions éviter l'injustice ou la vacuité de nos affirmations qu'en présentant le prototype en tant que ce qu'il est, en tant qu'objet de comparaison — pour ainsi dire, en tant que critère ; et non pas en tant qu'idée préconçue à laquelle doit correspondre la réalité. (Dogmatisme dans lequel nous tombons si facilement en philosophant) ¹³.

12. *Ibid.*, p. XV.

13. Ludwig WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, Paris : Tel, Gallimard, 1989.

Ce paragraphe 131 propose une sorte de méthode pour éviter l'erreur et la vacuité en philosophie ; ou plutôt qu'une méthode, c'est une *façon de voir* qui est présentée ici, à laquelle le discours wittgensteinien entend se soumettre.

Le danger en philosophie consiste à tomber dans le «dogmatisme». Il y a nettement dans ces lignes une distinction entre un type d'exposition qui maintient nos affirmations dans la correction et un autre qui nous conduit vers l'erreur et le non-sens. Cette distinction se manifeste par la façon de considérer l'«idéal» ou le «prototype» que le philosophe vise dans sa réflexion. Selon une attitude, l'idéal est maintenu à distance ; il reste toujours à *considérer* et peut fonctionner ainsi véritablement comme un principe, «une bonne pierre de touche¹⁴». Selon l'autre attitude, l'idéal est comme dénaturé ; il est intégré au discours, réduit à un mode et un moment de l'énonciation ; il devient «une idée préconçue».

Le texte wittgensteinien vise quelque chose de singulier. Sa forme discontinue, la diversité des domaines qu'il approche peuvent nous le dissimuler, mais il y a pourtant bien un *centre* à toutes ces remarques et recherches (une profondeur, un sens, un idéal). Et l'erreur serait justement de vouloir amener ce centre à la surface, d'en faire le dogme ou le préjugé d'une recherche linéaire et fermée sur elle-même.

Le § 130 répond au § 131. Il nous demande de concevoir la relation entre la notion de «jeu de langage» et la réalité du langage d'une façon analogue à ce que le § 131 présente de la relation entre une recherche philosophique et l'idéal (la norme, le modèle, le critère, le prototype). Ainsi les quelques jeux de langage que Wittgenstein expose au début des *Investigations* ne doivent pas être considérés comme des structures objectives du langage, qu'une activité métaphysique aurait mises à jour. Ils ne sont pas plus des sortes de descriptions épurées, auxquelles manquerait seulement la concrétude du langage réel. Les jeux de langage des *Investigations*, ainsi que la notion même de jeu de langage, sont des *paradigmes*. Ils nous donnent l'image d'«objets de comparaison», grâce auxquels les fonctionnements de notre langage sont à éclairer.

Le langage ne saurait se décrire lui-même dans sa globalité ou dans son essence. Il ne peut exprimer, si l'on peut dire, *ce* qu'il faut à toute expression possible. Mais il est possible de construire des images du langage, des modèles auxquels nous pouvons le comparer, partielle-

14. L. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, 37.

ment, sous différents angles. Dans ce sens, il est important que le philosophe ne construise pas un paradigme *pour lui-même*, c'est-à-dire fermé sur lui-même, globalisant. Il faut qu'il le garde toujours limité, partiel, ouvert sur l'«idéal» qu'il vise. C'est ainsi que la notion de jeu de langage garde dans le texte wittgensteinien une forme essentielle d'indétermination ; et qu'elle ne peut être comprise — comme toute la conception wittgensteinienne de la signification — *hors* du texte, du style, de l'attitude philosophique qui la produisent.

Chaque phrase que j'écris vise toujours déjà le tout, donc toujours à nouveau la même chose, et toutes ne sont pour ainsi dire que des aspects d'un objet considéré sous différents angles¹⁵.

— Nous pourrions exprimer de cette façon ce qui nous apparaît comme une caractéristique du style de Wittgenstein : les phrases ne s'y ajoutent pas les unes aux autres comme des briques pour la construction d'un édifice. Elles ne se comportent pas comme des parties d'un système. Au contraire, chacune des phrases wittgensteiniennes vise elle-même déjà le tout ; c'est-à-dire le *fait* du sens dans toute forme de langage. C'est cela même qui est toujours visé par Wittgenstein dans toutes ses recherches sur les mathématiques, la musique, la logique, toutes les formes de jeux de langage.

Le *tout* n'est pas l'ensemble, la somme du divers. C'est «toujours la même chose» : la mélodie d'une musique, l'expression d'un visage, le sens d'une phrase. C'est «la» signification. Et évidemment ce n'est pas là une «chose», tout au plus l'effet — les effets — de certaines circonstances et dispositions, qu'on ne peut cependant pas démonter et reconstituer comme on le ferait en étudiant un mécanisme causal. Cette relation reste interne. C'est pourquoi les phrases de Wittgenstein ne font que «viser» «la» signification en général, sans prétendre la dire ou la théoriser. Chacune d'entre elles ne peut en effet produire autre chose qu'*une* signification particulière, un aspect du tout.

Cette recherche philosophique a pour «objet» le langage tel qu'il est, vivant, pluriel, divers. Mais comme elle est consciente d'appartenir elle-même déjà à ce qu'elle considère, il lui est impossible de s'enfermer dans un discours qui se donnerait comme une description logique, rationnelle ou objective — c'est-à-dire extérieure — du langage. C'est ainsi que les phrases de Wittgenstein ne se tiennent pas les unes aux autres comme les éléments d'une théorie. Au contraire, chacune d'elles est déjà orientée, tendue vers ce qui est visé globale-

15. *Ibid.*, 16.

ment. — Et c'est cela qui fait ce style discontinu et concentré, rejetant toute linéarité construite et superficielle, tournant comme un traitillé autour des mêmes points.

Lorsque je pense pour moi-même, sans vouloir écrire un livre, je tourne autour du thème, par bonds successifs ; c'est la seule façon de penser qui me soit naturelle. Être contraint d'*aligner* mes pensées est pour moi une torture. Mais faut-il même essayer de le faire ?

Je *prodigue* des efforts indicibles pour mettre en ordre mes pensées — un ordre qui peut-être ne vaut rien¹⁶.

[...] Mon intention, dès le début, était de rassembler tout ceci en un volume, dont je me faisais, à différentes époques, différentes représentations quant à la forme qu'il prendrait. Il me paraissait cependant essentiel que les pensées y dussent progresser d'un objet à l'autre en une suite naturelle et sans lacune.

Après maintes tentatives avortées pour condenser les résultats de mes recherches en pareil ensemble, je compris que ceci ne devait jamais me réussir. Que les meilleures choses que je pusse écrire ne resteraient toujours que des remarques philosophiques ; que mes pensées se paralysaient dès que j'essayais de leur imprimer de force une direction déterminée, à l'encontre de leur pente naturelle¹⁷. [...]

Wittgenstein doit se «faire violence» pour écrire un livre. Car, dans l'idée même de «livre», il y a l'idée de continuité. Le lecteur a l'habitude de progresser dans un livre, de passer d'un début à une conclusion, d'y suivre une ligne. Or au contraire, la lacune et la discontinuité appartiennent en propre à la pensée de Wittgenstein. La limite est son souci, la reprise sa méthode. Selon Wittgenstein, une pensée, pour être féconde, doit être lue pour elle-même, avec lenteur et attention, de façon à la *repenser*. Il faut lui réinsuffler de la vie. Elle est morte au contraire si l'on passe sur elle comme sur l'argument figé d'une démonstration. Malheureusement, c'est bien ainsi pourtant qu'est la tendance du philosophe : échafauder toujours sa pensée vers les hauteurs.

Elever un édifice, cela ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse est d'avoir devant moi, transparents, les fondements des édifices possibles¹⁸.

16. *Ibid.*, 39.

17. L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, préface.

18. L. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, 16.

Le premier mouvement enfile les pensées comme des perles, le second tend toujours à nouveau au même lieu.

Le premier mouvement construit et ajoute pierre sur pierre, l'autre cherche à saisir toujours à nouveau la même chose¹⁹.

Pour tenir cet *autre* mouvement, qui s'écarte radicalement de la façon de penser commune, presque naturelle, il faut consacrer à son écriture une attention de tous les instants. Alors que la mode du progrès scientifique nous appelle à avancer, démontrer, il faut au contraire se maintenir dans une forme vivante, variée et inlassable de répétition. Alors que tout incite à toujours résumer, conclure, systématiser, il faut au contraire garder sa pensée en éveil, ouverte et attentive. Préférer l'élucidation à la construction, la clarté à la hauteur.

On le voit, si cette pensée est originale, c'est bien par la façon dont elle s'élabore. C'est ainsi qu'elle acquiert tout son sens et toute sa valeur. La distinction entre forme et fond perd dès lors toute signification. Et quand on dit que Wittgenstein a produit une *pensée* nouvelle, on pourrait aussi bien dire qu'il a créé un *style* nouveau.

Et il ne faut pas comprendre ce style comme la seule expression d'un goût ou d'une intelligence — «une préférence stylistique et littéraire», «un penchant». Ce ne seraient là que des composants de surface. Nous devons sentir plutôt ce qui l'anime en profondeur, sa dimension sans doute la plus importante et la moins exprimable : ce qui fait la valeur d'un style, ce qui donne leur prix aux pensées, cette ardeur qui tire parfois le talent vers le génie, cette force de créer, d'être original, cette exigence éthique, c'est peut-être ce que Wittgenstein appelle le courage.

L'essentiel est, je crois, que l'activité d'éclaircissement doit être menée avec COURAGE : si celui-ci manque, elle n'est plus qu'un simple jeu de l'intelligence²⁰.

On pourrait mettre des prix aux pensées. Certaines coûteraient fort cher, d'autres très peu. Et quelle est l'unité de compte pour les pensées ? Le courage, je crois²¹.

La façon que Wittgenstein avait de considérer sa propre pensée, le rapport qu'il entretenait avec son écriture mériteraient une étude particulière (dont nous ne pouvons ici que présenter une esquisse). Nous avons pu nous en apercevoir, l'acte d'écrire n'était pas accompli par Wittgenstein avec confiance et sérénité. La discontinuité, la reprise,

19. *Ibid.*, 17.

20. *Ibid.*, 29.

21. *Ibid.*, 65.

l'inachèvement n'ont pas été vécus d'emblée comme une véritable méthode philosophique. En réfléchissant notamment sur l'aspect «juidaïque» de sa démarche, Wittgenstein exprimait l'angoisse de n'être peut-être pas réellement original mais simplement reproductif, d'être plus un terrain à fertiliser qu'une semence, bref de manquer de courage.

Ces doutes n'étaient pas simplement rhétoriques. On les sent au contraire profondément vécus, liés à une conscience éthique. La vie et le langage, pour Wittgenstein, sont dans un rapport interne indissociable. «Jeux de langage» et «formes de vie» sont d'ailleurs des notions très proches, presque synonymes, qui accentuent simplement des aspects différents de tout ce qui compose le langage. Ainsi Wittgenstein entendait-il soumettre son œuvre philosophique à la même exigence éthique que sa vie ; et le style de sa philosophie devient alors tout autant l'*image* de son *caractère*.

Tu dois *admettre* les défauts de ton propre style. A peu près comme les imperfections de ton propre visage²².

La métaphore du visage permet de nous figurer en quoi peut consister une relation interne, notion indispensable à la compréhension des recherches de Wittgenstein sur la régularité et sur la signification en général. Elle apparaît ici pour nous faire comprendre le lien qui doit exister entre un philosophe et son style. Soumettre son écriture — comme sa vie — à un style (une façon d'être, une éthique), c'est en quelque sorte la soumettre à une règle. Cette règle peut bien être formulée de toutes les façons (discontinuité, a-théorisation, non-linéarité) elle n'existe vraiment que par son application ; et c'est alors que l'habileté, la superficialité doivent céder le pas au courage. Pour qu'une compréhension de ce qui est en jeu dans le style soit manifestée, il faut qu'elle le soit dans la pratique philosophique tout entière.

Le style est l'image du philosophe. Il donne à voir par une relation interne l'exigence d'une pensée, de la même façon qu'un visage a une *expression*. C'est pourquoi une philosophie ne peut pas être séparée de son style et c'est pourquoi il est absurde de vouloir systématiser — changer la forme de — la philosophie tardive de Wittgenstein. Ou, du moins, une telle entreprise revient à philosopher autrement que Wittgenstein, hors de son esprit philosophique.

Pierre-Yves MAILLARD

22. *Ibid.*, 90.